Document généré le 3 juin 2025 17:33

ETC MEDIA

Auto-Matter, un survol de Automata : l'art fait par les machines pour les machines

Esther Bourdages

Numéro 109, automne 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/83893ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (imprimé)
2368-0318 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bourdages, E. (2016). Auto-Matter, un survol de Automata : l'art fait par les machines pour les machines. *ETC MEDIA*, (109), 90–92.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

AUTO-MATTER, UN SURVOL DE AUTOMATA : L'ART FAIT PAR LES MACHINES POUR LES MACHINES

In short, it is only a humanity which is capable of awe, which will also be capable of controlling the new potentials which we are opening for ourselves. We can be humble and live a good life with the aid of the machines, or we can be arrogant and die[1].

Norbert Wiener

Du 3 juin au 3 juillet, la 3e édition de la Biennale internationale d'art numérique (BIAN) de Montréal s'est déroulée sous le thème AUTOMATA : L'art fait par les machines pour les machines. Cette année, un regard particulier était tourné vers la Suisse. La machine intelligente, qui pense et qui fonctionne de manière autonome, fait partie de l'imaginaire collectif. Depuis longtemps, l'automatisation généralisée a été anticipée par des penseurs provenant de différentes disciplines, les sciences pures avec Norbert Wiener, ou les sciences humaines avec l'économiste John Maynard Keynes et les philosophes Karl Max et Bernard Stiegler.

Avec l'ouvrage *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, publié en 1948, le célèbre mathématicien américain Norbert Wiener, du Massachusetts Institute of Technology (MIT), faisait naître la cybernétique, science du contrôle et de l'information visant à la connaissance et au pilotage des systèmes, posant ainsi les bases de la computation, de la robotique et de l'automatisation. Deux ans plus tard, avec la publication de *The Human Use of Human Beings*, il étudie le potentiel de l'automatisation et les risques de déshumanisation engendrés par les machines. Plusieurs décennies ont passé, mais l'essai continue de véhiculer des propos qui sont toujours d'actualité. L'automatisation et la domination de la machine intelligente sur la société inquiètent au point de donner lieu à des discours autour de la dégradation du savoir et de la perte d'emploi. Un danger plane. Dans le premier tome de *La société automatique*, intitulé « L'avenir du travail », le philosophe français Bernard Stiegler considère les enjeux de la société automatique dans laquelle nous baignons et dénonce le risque possible d'appauvrissement de notre faculté de penser. Le critique littéraire Philippe Nassif formule ainsi la pensée de Stiegler : « La "gouvernementalité algorithmique" induite par les *big data* (la masse des données numériques), anticipant nos faits, nos gestes et nos choix, "automatise nos attentes". Mais aussi "dé-cultive" notre liberté de raisonner, de synthétiser, de concevoir des manières singulières – plutôt que moyennes – d'avancer[2] ».

La thématique de la BIAN, AUTOMATA : L'art fait par les machines pour les machines, renvoie directement à la technologie, mais il serait inexact d'associer et d'interpréter la biennale uniquement à ce premier degré, comme une tautologie sur le numérique pour du numérique, et la machine pour la machine. Loin d'une démonstration didactique, les expositions présentées à l'Arsenal et au centre OBORO situent le médium numérique au centre des préoccupations, tout en proposant des œuvres qui, la plupart du temps, placent la machine dans des conditions d'expérimentation et des exercices de détournement d'objets. Ce jeu qui constitue à rapprocher différents objets, ce qui parfois mène à des rencontres incongrues, fait référence au procédé d'assemblage qui a conduit l'historien de l'art Maurice Fréchuret, dans le livre *La machine à peindre*, à des développements sur le formalisme. La forme s'avère justement un point important de cette édition de la BIAN, car elle explore, par le biais des éléments qui façonnent l'art technologique – à savoir le temps, l'espace et la lumière –, les grandes formes de l'art en mouvement : l'art cinétique, l'*op art*, la robotique, la vidéo, l'art sonore, la réalité virtuelle et augmentée. Le formalisme énoncé par Fréchuret, qui s'appuie sur l'articulation de la notion de « formation de l'œuvre[3] » de l'historien de l'art Georges Didi-Huberman, « revient à parler en termes de processus plutôt qu'en termes de choses fixes… et de mise en relation des formes[4] ». Renfermant une dimension visuelle et matérielle très palpable, les travaux artistiques sélectionnés déploient dans la durée et l'espace leurs formes, réglées par l'exactitude de la machine ou ouvertes à l'inconnu, au gré de la démonstration accidentelle de la vulnérabilité des machines (l'incident, la panne, etc.). Dans ce contexte, les œuvres de la BIAN présentent nombre de possibilités visuelles et sonores.

Du 16 avril au 28 mai, le centre OBORO, un des lieux satellites de la BIAN, proposait un solo de l'artiste Pavitra Wickramasinghe intitulé *Au-delà de la terre*. Plongé dans une atmosphère feutrée et obscure aux allures de grotte, comme le mentionne l'artiste et commissaire Jake Moore dans l'opuscule qui accompagne l'exposition, le grand espace galerie nous ouvre un théâtre d'ombres et de lumière produit par la danse fluide de mobiles en papier suspendus. De petites sculptures similaires en papier, montées sur trépied, occupent également l'environnement immersif. La délicatesse des détails du papier dentelé, qui rappelle une fine broderie exécutée à la main, est en réalité le résultat d'un travail avec une découpe laser en laboratoire de fabrication. Wickramasinghe aime expérimenter avec les matériaux et la technologie jusqu'à repousser leurs limites. Ainsi, la facture légèrement abîmée de certaines sculptures en papier présente des traces d'excédent de chaleur provoqué par le travail de la machine sur le matériel.

L'aspect *Do It Yourself*, cette souplesse à l'expression, cette spontanéité du « faire soi-même » en vue de créer une touche personnelle avec les technologies de fabrications actuelles, se retrouvent également dans d'autres œuvres exposées à l'Arsenal art contemporain, quartier général de la BIAN 2016. *Men at Work*, de l'artiste français Julien Maire, fait partie de ces assemblages bricolés : une projection, fruit de la succession des images d'un personnage imprimé en 3D qui passent en boucle dans un appareil de projection, rappelle les techniques analogiques d'animation.

Moving objects | n° 1703 – 1750, de l'artiste suisse Pe Lang, dévoile en finesse une installation cinétique : elle produit de subtiles sonorités par le lent froissement d'une série de rouleaux de papier translucide qu'on peut entendre à quelques mètres de l'œuvre. D'une apparence rappelant celle de la ouate, la masse blanche frétillante, qui cache ses moteurs et éléments structuraux, évoque à la fois la fragilité et la malléabilité. En respectant un protocole d'étapes de montage, la pièce est très facile d'entretien, étant donné que ses composantes se trouvent et se changent aisément.

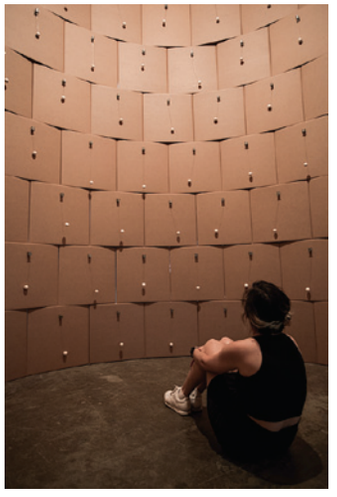
Une autre présence sonore occupe les lieux, elle hante même un grand périmètre de l'Arsenal; il s'agit d'une percussion régulière qui retentit et résonne perpétuellement. L'artiste suisse Zimoun a réalisé une sculpture-architecture sonore à partir de boîtes de carton industriel, intitulée *205 Prepared Dc-Motors, Cotton Balls, Cardboard Boxes 55 x 55 x 55 cm, 2013*. Convié à pénétrer à l'intérieur d'une petite salle, le visiteur est immergé dans la saturation des sonorités continues engendrées par 205 petites balles de la même grosseur qui tambourinent sur les parois.

Reproduire les gestes de l'humain demeure l'une des intentions récurrentes entourant la réalisation de machines. La BIAN regroupe des dispositifs de machines à dessiner. Ainsi, *Bios [bible]*, du collectif allemand Robotlab, est l'aboutissement du détournement d'une robuste machine industrielle qui retranscrit avec précision et élégance l'Ancien Testament et

Graham Caldwell, *Compound Eye*, 2008. Miroirs, acier, dimensions variables. Photo © Gridspace.

Paolo Almario, *Dyforme*, 2016. Matériaux divers, dimensions variables. Photo © Gridspace.

PE Lang, *moving objects I n° 1703 – 1750*, 2015. Actionneurs, corde, papier, éléments électroniques, mécaniques, dimensions variables. Photo © Gridspace.



Zimoun, *205 Prepared Dc-Motors, Cotton Balls*, 2013. Moteurs, balles, boîtes de carton ; 55 x 55 x 55 cm.

les livres de Moïse. Avec Patrick Tesset, le visiteur devient participant et modèle vivant. Cet artiste français configure une mise en scène où cinq robots sur pupitre de bois reliés à un système de bras automatisés et de webcams capturent à l'encre le portrait du visiteur assis et immobile à un endroit spécifique. Chaque dessin a un style distinctif, conférant une certaine individualité à chaque robot. Avec une œuvre portant un titre évocateur, *What do Machines Sing of ?*, l'artiste allemand Martin Backes illustre une autre action humaine : cette fois, la machine chante en boucle, avec une voix synthétique, de la musique pop des années 90. L'installation, qui comporte un microphone et un panneau électronique affichant les paroles de la musique, s'apparente à un karaoké.

Plusieurs œuvres privilégient les jeux visuels. L'artiste américain Graham Caldwell interroge les concepts apparentés à la surveillance. Il a rassemblé avec *Compound Eyes* une collection hétéroclite de miroirs suspendus qui réfléchissent et s'approprient le moment présent. Avec *Dyforme*, l'artiste colombo-canadien Paolo Almario manipule les portraits constitués de mosaïques métalliques de huit personnalités historiques à l'origine des sciences de l'informatique et de la cybernétique, Ada Lovelace, Adele Goldberg, Charles Babbage, Elon Musk, Grace Hopper, John Von Neumann, Norbert Wiener et Ray Kurzweil. Un dispositif mécanique provoque l'effacement graduel des images au cours de l'exposition.

Certes, les grands espaces des salles de l'Arsenal permettent de distancier les œuvres, offrant de cette manière des conditions propices pour observer, apprécier et sentir des créations qui se nourrissent et se cernent dans le temps et l'espace. À l'ère de l'automatisation, alors que l'intelligence artificielle incarne une certaine menace pour l'humanité, AUTOMATA, l'art fait par les machines pour les machines est loin de livrer une manifestation du numérique unilatéralement froide. La technologie s'adonne à un dialogue avec l'humain basé sur la chaleur des matériaux. Cette matérialité trouve même une résonance avec l'idée du tangible dans l'étymologie du terme anglais *digital* (numérique en français), qui dérive du latin *digitalis*, qui signifie doigt.

Esther Bourdages

Esther Bourdages œuvre dans le milieu des arts visuels à titre d'auteure et de commissaire indépendante. Titulaire d'une maîtrise en Histoire de l'art de l'Université de Montréal portant sur le sculpteur suisse Jean Tinguely, elle étudie la sculpture dans le sens élargi (art in situ, installation), souvent en relation avec l'art sonore et les arts numériques.

1 John Markoff, «In 1949, He Imagined an Age of Robots», *The New York Times*, 20 mai 2013, http://www.nytimes.com/2013/05/21/science/mit-scholars-1949-essay-on-machine-age-is-found.html?pagewanted=all&_r=2. Site Internet consulté le 24 juillet 2016.

2 Philippe Nassif, «Les livres. Fiche de lecture. La Société automatique. 1. L'avenir du travail», *Philosophie magazine*, nº 39 (mai 2015), http://www.philomag.com/les-livres/fiche-de-lecture/la-societe-automatique-1-la-venir-du-travail-11454. Site Internet consulté le 24 juillet 2016.

3 Maurice Fréchuret, *La machine à peindre*, Paris, Jacqueline Chambon, 1998, p. 7.

4 Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1992, p. 161.